

---

José COLÉN & Élisabeth DUTARTRE-MICHAUD  
(dir.), *La Pensée de Raymond Aron. Essais et  
interprétations* — José COLÉN & Élisabeth DUTARTRE-  
MICHAUD (eds.), *The Companion to Raymond Aron*

Massimo Borlandi

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3971>

DOI : 10.4000/ress.3971

ISSN : 1663-4446

**Éditeur**

Librairie Droz

**Édition imprimée**

Date de publication : 25 mai 2018

Pagination : 299-303

ISBN : 1663-4446

ISSN : 0048-8046

**Référence électronique**

Massimo Borlandi, « José COLÉN & Élisabeth DUTARTRE-MICHAUD (dir.), *La Pensée de Raymond Aron. Essais et interprétations* — José COLÉN & Élisabeth DUTARTRE-MICHAUD (eds.), *The Companion to Raymond Aron* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 56-1 | 2018, mis en ligne le 19 mars 2018, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/3971> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.3971>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Librairie Droz

---

José COLEN & Élisabeth DUTARTRE-  
MICHAUD (dir.), *La Pensée de  
Raymond Aron. Essais et interprétations*  
—José COLEN &  
Élisabeth DUTARTRE-MICHAUD  
(eds.), *The Companion to Raymond  
Aron*

Massimo Borlandi

---

## RÉFÉRENCE

José COLEN & Élisabeth DUTARTRE-MICHAUD (dir.), 2017, *La Pensée de Raymond Aron. Essais et interprétations*, Lisbonne – Vienne, Aster / Presses universitaires à Vienne, VIII + 328 p.  
José COLEN & Élisabeth DUTARTRE-MICHAUD (eds.), 2015, *The Companion to Raymond Aron*, New York (NY), Palgrave Macmillan, XII + 312 p.

- 1 L'ouvrage publié en anglais, aux États-Unis, en septembre 2015, comme *The Companion to Raymond Aron* a reparu en français, à la fois au Portugal et en Autriche, en novembre 2017, sous le titre *La Pensée de Raymond Aron*, à quelques petites modifications près. Ce statut de livre apatride reflète la provenance internationale des auteurs qui y ont contribué, bien que les Français y priment (10 sur 22). Il s'agit d'une réalisation majeure de la Société des amis de Raymond Aron accomplie, comme bien d'autres depuis 1984 (presque toutes grâce au dévouement d'Élisabeth Dutartre-Michaud), en lien avec le centre d'études qui fut à l'origine l'Institut Raymond Aron, devenu par la suite Centre

de recherches politiques Raymond Aron et, en 2010, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron. Les différences entre les deux versions de l'ouvrage sont les suivantes : dans la version française, sur laquelle je vais m'appuyer ici, deux chapitres ont été retranchés et six ont été déplacés. Le premier chapitre, une biographie d'Aron, rédigé par Nicolas Baverez (l'auteur de *Raymond Aron. Un moraliste au temps des idéologies*, Paris, Flammarion, 1993) a été transformé en une mince partie, inaugurant une série de quatre sections. Quant à l'index (*nominum et rerum*), il a également été supprimé. Il n'empêche que le livre demeure axé sur ses trois grandes parties originaires, les sections II, III et IV, aux titres à peine raccourcis, quoique les présentations de chacune des trois sections aient disparu de la table des matières.

- 2 La section II (« Relations internationales », cinq chapitres) porte sur l'ensemble des textes qu'Aron a consacrés à la guerre, et corrélativement à la paix, dont le plus sollicité est bien sûr *Paix et guerre entre les nations* (1962) qui, dans le cadre de la distinction entre systèmes internationaux homogènes (stables) et hétérogènes (instables), bipolaires et pluripolaires, classe les guerres en inter-étatiques, super-étatiques et infra-étatiques et dénombre quatre types de paix : paix d'équilibre, d'hégémonie, d'empire et belliqueuse (ce dernier concept étant proposé par Aron dès 1946 et correspondant à la « guerre froide »). Bryan-Paul Frost (chap. 5) expose le contenu de ce livre en en mettant en valeur la thèse selon laquelle les changements survenus dans l'ordre international au xx<sup>e</sup> siècle sont plus quantitatifs que qualitatifs, ce qui justifie qu'on les analyse avec les notions de la science politique traditionnelle. Ce faisant, il souligne la défiance d'Aron à l'égard de l'emploi, dans l'étude de la politique étrangère des États, de théories formelles et de modèles de simulation empruntés à d'autres disciplines. Par des arguments convergents, Christian Bachelier, Matthias Oppermann et Carlos Gaspar (respectivement chap. 3, 4 et 5) retracent la genèse de *Paix et guerre* : des années allemandes d'Aron (1930-1933) à son retour en France en 1944 après l'expérience londonienne de rédacteur de *La France libre*, de l'article de 1939 sur *L'Ère des tyrannies* d'Élie Halévy (1938) aux contributions réunies dans *La Société industrielle et la guerre* (1959) en passant par *Le Grand schisme* (1948) et *Les Guerres en chaîne* (1951). Enfin Joël Mouric (chap. 6) s'intéresse à l'aboutissement de cet itinéraire, *Penser la guerre* (1976), le livre sur Carl von Clausewitz, « philosophe » découvert à Berlin en 1932, lu minutieusement à partir de 1955 et matière d'un cours au Collège de France en 1971-1972.
- 3 Moins hétéroclite qu'il n'y paraît, la section III (« Théorie, histoire, philosophie », six chapitres) s'ouvre sur une évocation par Perrine Simon-Nahum (chap. 7) des idées d'Aron sur les conditions de possibilité de la connaissance historique, ou même sociologique, à savoir que toute prétention à l'objectivité est vaine, que l'histoire n'est pas régie par des lois et que la recherche des causes, jamais uniques, doit être complétée par celle des motifs des individus. Cela d'après la thèse de 1938 (*Introduction à la philosophie de l'histoire*), les études reprises dans *Dimensions de la conscience historique* (1961) et les *Leçons sur l'histoire* parues à titre posthume (1989). Suivent trois chapitres – 8, 9 et 10 : respectivement de Giulio De Ligio, Daniel Mahoney et Serge Audier – ayant comme objet la théorie aronienne des régimes politiques dont la référence commune, et obligée, est le cours de 1957-1958 *Démocratie et totalitarisme* (1965). Pareillement compatibles avec le type industriel de société, la démocratie libérale et le totalitarisme s'opposent en raison du système des partis qui en est à la base (« la variable principale ») : partis multiples vs parti monopolistique. À quoi s'ajoutent la

compénétration entre État et société distinctive des régimes totalitaires et le fait que ces derniers sont cimentés par une idéologie omniprésente, dénommée par Aron « religion séculière » dès 1944. Tout comme De Ligo, Mahoney remonte aux débuts des taxinomies d'Aron (une communication de 1939 à la Société française de philosophie sur « États démocratiques et États totalitaires »). Il signale aussi le concept de messianisme employé par Aron, dans ses *Mémoires* (1983), pour assimiler les totalitarismes communiste (soviétique) et nazi : le messianisme de la classe et celui de la race.

- 4 Audier, quant à lui, sur l'exemple de ses travaux antérieurs (*Raymond Aron. La démocratie conflictuelle*, Paris, Éd. Michalon, 2004 et *Machiavel, conflit et liberté*, Paris, Vrin / EHESS, 2005), situe le point fort de la théorie aronienne des régimes dans le caractère pluraliste-conflituel qu'elle confère à la démocratie : la démocratie institutionnalise et érige en règle la concurrence des partis et des opinions. Aron serait arrivé à cette conclusion à l'aide d'une interprétation originale de Machiavel ou, ce qui revient au même, en tant qu'expression éminente du « moment machiavélien » de la pensée politique française récente – moment qui consiste en la reconnaissance du fait que Machiavel fut un initiateur du républicanisme moderne, comme cela avait déjà été assuré par John Pocock et Quentin Skinner.
- 5 Des querelles politiques aux affrontements sociaux. Serge Paugam (chap. 11) revient sur *La Lutte de classes* (1964, cours de 1956-1957) et en particulier sur les trois questions que Aron y posait relativement à l'avenir de l'antagonisme du capital et du travail dans les pays développés, à savoir si la segmentation professionnelle et salariale de la classe ouvrière était destinée à augmenter ; si le radicalisme et la propension à la violence de l'action ouvrière étaient en train de s'affaiblir ; si la pauvreté allait à son tour diminuer. Un demi-siècle après, suite à l'effondrement de la croissance exceptionnelle et du plein emploi qui avaient singularisé l'économie pendant les « trente glorieuses », la réponse à la première question est « oui » ; celle à la troisième est « non », du fait de l'émergence d'une nouvelle pauvreté liée à l'instabilité de l'emploi et à la réduction de la protection sociale ; et la réponse à la deuxième question risque d'être davantage « non » que « oui » car le chômage et la précarité sont porteurs d'insoumission et de violence.
- 6 C'est également du milieu des années 1950 que date une formule d'Aron vouée à une fortune considérable et dont, avec élégance, il ne revendiquera jamais ouvertement la paternité : la fin des idéologies (« Fin de l'âge idéologique ? » dans la conclusion de *L'Opium des intellectuels*, 1955). Aron constate que le capitalisme a survécu à toutes ses crises, réelles ou prophétisées, et que l'intervention progressive de l'État dans l'économie et, en général, dans la vie sociale, n'a pas porté préjudice aux libertés individuelles. Ne faudrait-il pas délaissier la polarisation socialisme-libéralisme, du moins dans ses variantes dogmatiques, justement « idéologiques » ? Iain Stewart (chap. 12) repère les origines de la non-hostilité d'Aron à l'égard de l'étatisme, et donc de son réformisme, dans ses fréquentations planistes de jeunesse. Le thème de la fin des idéologies, qu'on retrouvera ensuite lié aux noms d'Edward Shils, Daniel Bell et Seymour Lipset, fait presque l'unanimité à la conférence « L'avenir de la liberté » (Milan, septembre 1955) du Congrès pour la liberté de la culture, sorte de contrepoint de la Société du Mont-Pèlerin fondée par Friedrich Hayek en 1947 à laquelle Aron adhère dans un premier temps pour la quitter ensuite en 1961 après avoir manifesté son

désaccord avec certaines des thèses soutenues par Hayek lui-même dans *The Constitution of Liberty* (1960).

- 7 La section IV (« La voix des “grands du passé” ») touche à six penseurs dont Aron a médité l’œuvre. Sylvie Mesure (chap. 13) se penche sur la longue confrontation d’Aron avec Karl Marx (« inépuisable et équivoque », comme il le qualifie en 1968) et se réfère principalement au *Marxisme de Marx* (2002), livre issu d’un cours de 1962-1963, à la Sorbonne, et de quelques extraits d’un cours de 1977, au Collège de France. Le but d’Aron est de recomposer les deux Marx que la « marxologie » a dissociés : celui des *Manuscrits de 1844* et celui du *Capital*, le philosophe et l’économiste. Miguel Morgado (chap. 14) détaille l’usage qu’Aron fait des trois variables par lesquelles Montesquieu définit les formes de gouvernement – la nature, le principe et le degré de modération – afin d’établir quand les régimes constitutionnels-pluralistes (les démocraties) se corrompent et dégèrent, ce qui peut se produire par défaut d’enracinement – *i.e.* par excès d’oligarchie –, ou par décomposition – *i.e.* par excès de démagogie. Une telle lecture de la lecture aronienne de Montesquieu par Morgado combine la deuxième partie de *Démocratie et totalitarisme* et le chapitre sur Montesquieu des *Étapes de la pensée sociologique* (1967, mais ces pages datent de 1960).
- 8 Les *Étapes* rangent Alexis de Tocqueville parmi les fondateurs de la sociologie, ce qui ne va pas de soi à l’époque. Aurelian Craiutu (chap. 15) n’a pas de doutes sur le fait que la rencontre, bien que tardive, d’Aron avec Tocqueville l’a transformé en un « tocquevillien » en tout état de cause. Aron marcherait sur les pas de Tocqueville à plusieurs égards : l’idée que les régimes diffèrent bien moins qu’il n’y paraît selon leurs bases sociales, la façon dont la liberté devrait être conjuguée avec l’égalité, le rôle joué par les intellectuels en politique, etc. Même un rapprochement du 1848 de Tocqueville avec le 1968 d’Aron serait justifié. Mais c’est à Machiavel que revient une place de choix parmi les sources d’Aron, à en croire l’article de Diego Pires Aurélio (chap. 16), cohérent en cela avec l’article précédent d’Audier, et conforme à la totalité de cet ouvrage où les renvois à Machiavel et au machiavélisme sont les plus nombreux, devancés seulement par ceux à Marx et au marxisme (cf. l’index du *Companion*). Les écrits sur lesquels s’appuyer étant regroupés dans *Machiavel et les tyrannies modernes* (1993), où figurent quatre inédits de 1938-1940, on peut résumer comme suit la manière dont l’influence de Machiavel a opéré : après s’être rallié à l’idée que le machiavélisme est une technique de conquête et d’exercice du pouvoir uniquement, Aron convient que cette image n’est pas autorisée par les textes du Florentin lui-même, lesquels, à l’exemple du *Discours sur la première décade de Tite-Live* en particulier, nous montrent un Machiavel ennemi des principautés autocratiques et théoricien passionné des régimes mixtes fondés sur le contraste entre des forces qui s’équilibrent. Le livre de James Burnham *The Machiavellians, Defenders of Freedom* (1943), qu’Aron fait traduire dans sa collection « Liberté de l’esprit » en 1949, ne serait pas étranger à l’affermisssement du « machiavélisme modéré » aronien.
- 9 Un autre revirement d’opinion d’Aron est suggéré par Scott Nelson et José Colen dans le chapitre 18 qui aborde la question de ce qu’Aron doit à Max Weber (une référence constante depuis *La Sociologie allemande contemporaine*, 1935), sans prétendre la résoudre. Dans un premier temps, Aron estime que le couple wébérien éthique de conviction / éthique de responsabilité suffit à éclaircir les relations entre la morale et la politique. Plus tard, il réalise que cette dichotomie se superpose à celle, bien classique, moyens / fins sans l’absorber. Comment, en politique, s’assigner des fins et

décider par quels moyens les poursuivre ? L'éthique de conviction semble déterminer le choix des fins. Mais qu'en est-il du choix des moyens ? Même cet article prend appui sur des inédits, les cours de 1972-1973 et 1973-1974 au Collège de France, *Théorie de l'action politique* et *Jeux et enjeux de la politique* (encore à l'état de manuscrits dans le fonds Raymond Aron déposé à la Bibliothèque nationale de France). Il faut enfin considérer à part le chapitre 17 que Pierre Hassner consacre au plus grand des « Grands » dont Aron s'est inspiré, à savoir Emmanuel Kant. Peu centré sur les renvois à l'auteur des trois *Critiques* qui jalonnent les écrits d'Aron, ce chapitre se limite à situer les points d'accord et de désaccord entre Aron et Kant quant aux façons de limiter les guerres et d'instaurer la paix.

- 10 *La Pensée de Raymond Aron (The Companion to Raymond Aron)* ne passe sous silence aucun des aspects d'une œuvre aussi importante que diversifiée (hormis les analyses d'actualité, on y dénombre environ 3 300 articles de presse). Il va de soi que certains thèmes y sont moins traités que d'autres, des disparités étant inévitables. C'est ainsi que – bien qu'il y soit fait (p. 143, 261-262) et sans doute du fait qu'il s'agit d'un sujet connu des spécialistes – la contribution d'Aron à la diffusion de la notion de société industrielle ne reçoit pas l'attention qu'elle mérite. Aron a ignoré Herbert Spencer (sa distinction *militant / industrial society*) et puisé les caractéristiques de sa propre société industrielle directement chez Auguste Comte et Saint-Simon, pour lesquels est « industriel » tout travail collectif organisé résultant d'une application de la science à la croissance de la productivité. La concentration du travail dans les grandes entreprises uniformise les sociétés développées contemporaines qui, en ce sens, appartiennent toutes à un même genre. Il en ressort que les sociétés libérales et les sociétés communistes sont de même nature, au-deçà et au-delà du rideau de fer, ce qui en simplifie la comparaison.
- 11 En revanche, l'entente règne dans l'ensemble de l'ouvrage sur ce qui fait l'unité de la pensée d'Aron : c'est l'idée d'une « primauté du politique » (p. 118, 137, 145, 219, 241, etc.) ; « *the primacy of the political* », d'après le titre de la deuxième partie du *Companion* ; la « primauté de la politique » d'après Aron lui-même (*Démocratie et totalitarisme*, p. 30). Il faut entendre par ces mots que les institutions politiques, toutes tributaires des modes de sélection du personnel qui les compose, ont leur part dans le maintien de l'intégration des sociétés et parfois suffisent à elles seules à assurer ce résultat ; qu'elles sont relativement autonomes par rapport à la distribution du pouvoir économique et aux clivages religieux, ethniques et familiaux ; et qu'elles marquent, à elles seules, les différences : les sociétés libérales et communistes sont industrielles au même degré, mais leur analogie s'arrête là. Dans un article de 1960 sur « Les sociologues et les institutions représentatives », ainsi que dans des écrits postérieurs, Aron signale qu'une tradition influente de la sociologie – celle de Comte, Marx et Durkheim – déprécie la politique comme objet d'étude n'y voyant qu'une extension, une appendice de traits fondamentaux de la société. Il se reconnaît dans la tradition contraire, celle de Montesquieu, Tocqueville et Weber.
- 12 Enfin, si l'on passe de la mise en lumière de l'unité de la pensée d'Aron à l'examen de ce qui constitue l'unité même de cet ouvrage, on est fondé à conclure qu'elle réside en un ton hagiographique mesuré qui ne dérange certes pas mais dont on ne voit pas bien la nécessité.

---

## AUTEURS

**MASSIMO BORLANDI**

Université de Turin – DCPS